

Les enfants perdus ne sont pas ceux que l'on croit

Nous sommes de jeunes paysans ; de tout jeunes paysans et paysannes communistes encore peu aguerris au dit travail de la terre. Dans les renforcements des vallons ou dans les cachettes des forêts nous nous sommes trouvés en compagnon comme nous l'avons tous plus ou moins rêvé depuis l'adolescence. La nuit reste notre plus belle demeure quand nous la faisons rimer avec les fêtes. Nous y sommes chez nous, serrés les uns contre les autres en elle pour ne pas se faire déloger. L'humidité et le froid pénètrent nos corps mais nos idées restent claires, joyeuses. Pour se rassembler et affronter la police, nous criions comme des loups, nos voix portent loin dans les bois, elle mugissent intransigeantes et espiègles. Nous jouons avec la peur. Nous l'acceptons car nous la connaissons. Cette peur s'atténue puis resurgit, nous ne cherchons pas à la gérer. Il nous arrive quelque fois de nous sentir transcendés après les premiers cris solidaires, après les ritournelles dont nous sommes les auteurs. Au petit matin, les loups partent chasser, gratter la forêt, découvrir des clairières, dessiner ensuite une géographie intime à cultiver ensemble, à défendre par passion, avec passion. Nous nous sentons parfois si heureux que nous réhabilitions les mots haïent par pudeur, par méfiance du reste du monde. Nous reprenons l'usage volé des mots, nous reprenons le sens multiples de la langue, nous soignons une poésie mutilée par le capitalisme communiqué. Se sentir *en communiste* ne nous humilie pas mais nous rends fort. Même la mort ne nous arrêtera pas puisque nous laissons des traces partout où nous passons. Sur les barricades, lorsque le calme revient, nous lisons où nous écrivons. Pour certains et certaines d'entre nous la campagne n'est pas une affaire de famille, nous venons de partout car nous sommes partout mais nous apprenons, au début timide puis de plus en plus autonome, émancipés. Des soirs, nous nous réunissons pour commenter quelque lignes lues à la hâte entre deux nuits. Nous discutons et nous savons qu'hier nos prédécesseurs avaient escalader une montagne pour y installer une imprimerie clandestine quelque part en Ukraine, des makhnovistes échappés au ras d'une abîme enneigée. Nous, nous sommes réfugiés dans des cabanes surplombant la boue mais nos cerveaux suent encore l'urgence du monde et de la vie à changer. Aujourd'hui, ces livres et ces brochures interdites, nous les avons lu. Nous avons également lu les manuels pour savoir comment attaquer et se défendre. Nous savons donc *comment faire*. Nous le faisons déjà. Nous continuerons car nous sommes le *déjà là* insoumis. Nous sommes partout chez nous car nous revendiquons notre humanité et notre chaleur. A chaque grenade qui fend l'air, à chaque engins qui détruit nos maisons ou qui nous survolent, à chaque minute de silence faite devant des injustices nous explosons. Sans être des naïfs nous restons rétifs, nous avançons en enfant perdu unique mais volubile, déterminé, nonchalant, terriblement beau.

Quand nous courons, nous déhiérarchisons l'ordre de la marche que l'on nous a imposé. En cela, nous jouons comme des musiciens désaccordés, en musicien autodidacte qui cherche une nouvelle manière d'être une syntaxe contre le capitalisme cathédralisé. Sur le mur d'une cabane un flic lit : « *La question révolutionnaire est désormais une question musicale, les mots volent au chagrin* » puis il répond

au téléphone et avance seul dans le bois de Rohanne où il s'embourbera et lorsque la table du dîner sera dressée dans son foyer il pensera sans le savoir les bases des nouveaux luddites jusqu'au lendemain matin avant d'obéir encore une fois comme un clébard.

La vie arrive sur nous, immersive et concrète quand nous manions les flammes entre nos mains. Les salamandres cachées qui luttent avec nous nous ont enseigné l'art du feu dans la nuit encore une fois et depuis nous perchons ici et là des ramettes de verre enflammées pour décorer nos jardins de guirlandes de rages indociles. De cabanes en cabanes, de fermes en fermes, de grèves humaines en grèves humaines, nous construisons nos expériences avec le rythme d'un poème acméiste, comme des coups de pinceaux impressionnistes pour ne pas être des victimes. Notre anonymat est ailleurs et abstrait, tout autre.

Le gaz des grenades forment pourtant de beaux nuages s'il y a du soleil, un territoire brumeux par dépit qui nous rend féroces dans la plaine rase du bocage. Encore quelque temps à tenir, à harceler physiquement et symboliquement, à s'opposer aux forces de l'Empire en agissant en être social et politique moins qu'en citoyen indigné (de sa gestation). Nous ne parlons pas du même cristal. Nous recherchons une certaine cristallisation, un *à partir de là* sans préciosité car votre amertume est notre dégoût.

On déboulonne des pylônes. On danse. On fait l'amour. On diffuse des bouquins. On prends connaissance de rumeurs, nous avons d'ailleurs l'adresse de l'hôtel IBIS où dorment les flics. Notre avancée y sera grandissante, nous en sommes sûrs. De l'engagement à l'enragement arrive la désertion vers la vie ouverte et il serait dangereux de ne pas dire que se profile précisément là ce qu'il convient d'appeler une « chance historique »;

Julien